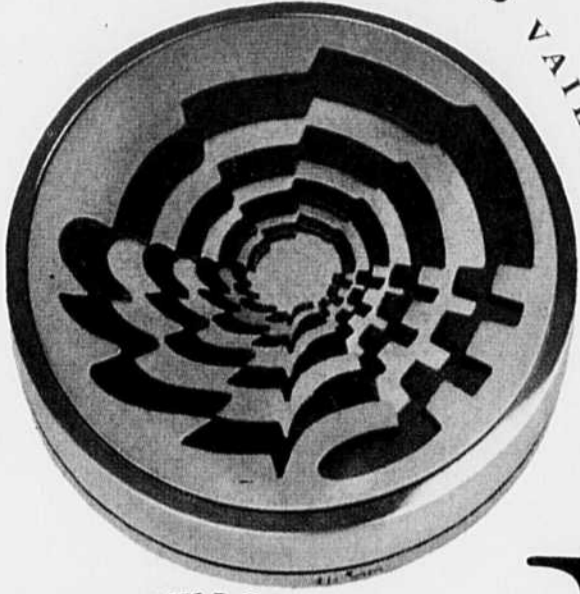


◆ LE DEVOIR ◆

LE PRIX PAUL-ÉMILE BORDUAS: ARMAND VAILLANCOURT

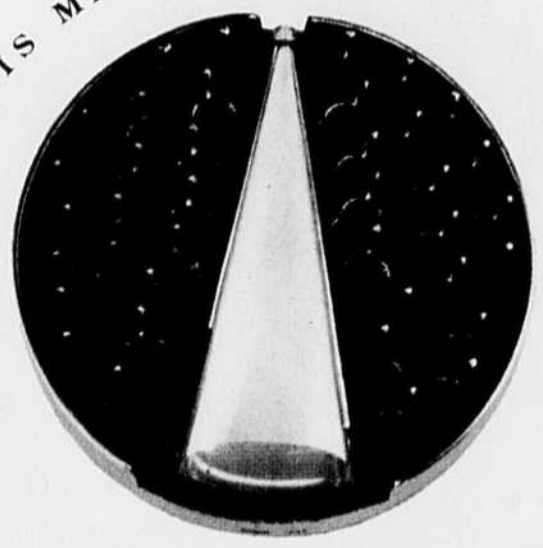


LE PRIX LEON-GERIN: GÉRARD BOUCHARD

LES

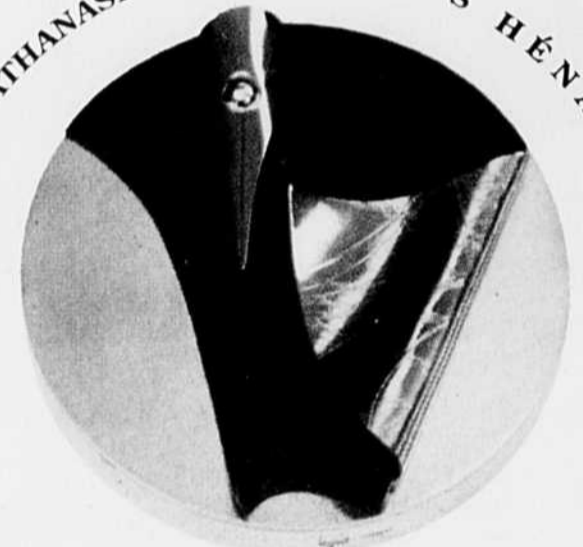
PRIX

LE PRIX ALBERT-TESSIER: FRANCIS MANKIEWICZ



DU

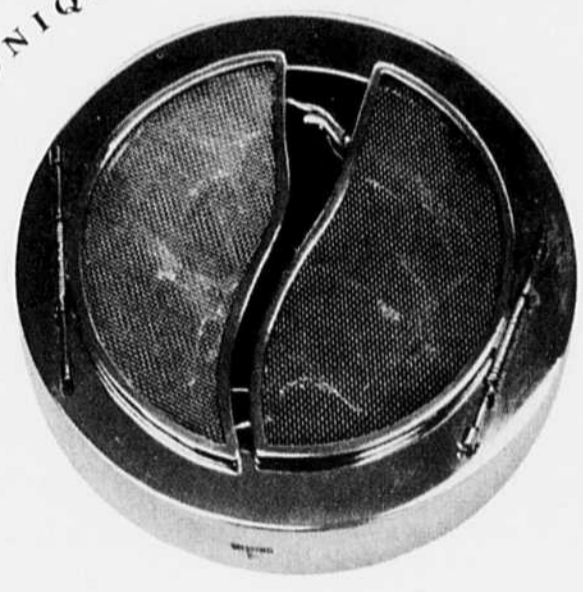
LE PRIX ATHANASE-DAVID: GILLES HÉNAULT



Q

UÉBEC

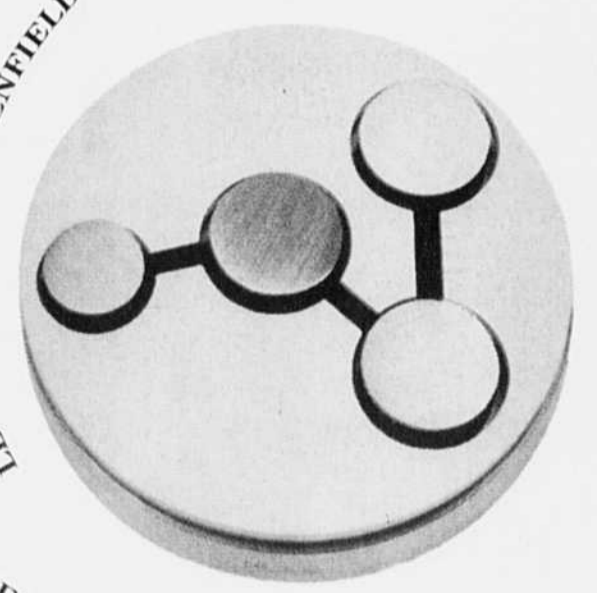
LE PRIX DENISE-PELLETIER: MONIQUE MERCURE



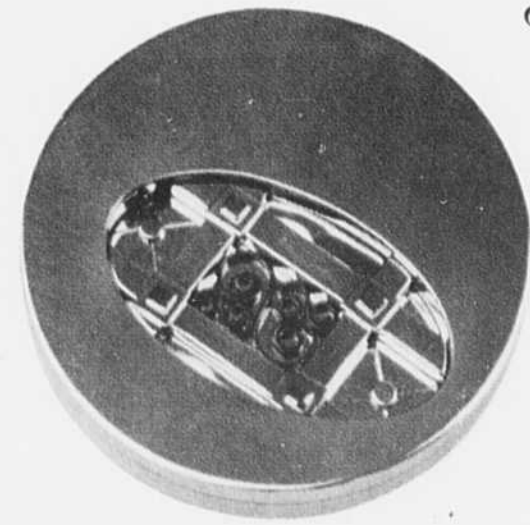
LE PRIX ARMAND-FRAPPIER: LIONEL BOULET



LE PRIX WILKDER-PENFIELD: BRENDA MILNER



LE PRIX GÉRARD-MORRISSET: CARMEN GILL-CASAVANT



93

LES PRIX DU QUÉBEC



PHOTO JACQUES NADEAU

Les lauréats des Prix du Québec, Armand Vaillancourt, Monique Mercure, Monique Spazianni (pour Francis Mankiewicz), Carmen Gill-Casavant, Brenda Milner, Lionel Boulet. À l'arrière-plan, les ministres Liza Frulla et Lucienne Robillard, de même que Gérard Bouchard et Gilles Hénault.

UN ÉVÉNEMENT EN CONSTANTE ÉVOLUTION

MARIE-MICHÈLE CRON

La
multiplication
des prix
à travers
les ans est
à l'image
de la
diversification
de l'excellence

La chose a commencé en 1922, il y a 71 ans jour pour jour, ou presque. Sous l'impulsion d'Athanasé David, alors secrétaire de la Province de Québec, naissaient les Concours littéraire et scientifique du Québec. Leur but: soutenir le travail d'écrivains et de chercheurs chevronnés. Si le Prix David couronnera jusqu'en 1966 une œuvre littéraire et le prix scientifique un ouvrage de recherche, on bifurquera par la suite pour accorder ces deux récompenses à l'ensemble de l'œuvre d'un écrivain et à la carrière d'un scientifique. Puis arrive 1977, l'année des grands chambardements. Le gouvernement rajoute alors trois prix nouveaux pour souligner la diversité culturelle, sociale et scientifique du Québec.

Ainsi, dès 1977, les lauriers viendront honorer les personnalités de premier plan dans des disciplines de plus en plus diversifiées.

Le champ d'expérience s'agrandit

Le prix Léon-Gérin, premier sociologue québécois, échoit au domaine des sciences humaines. Le prix Marie-Victorin, alias Conrad Kirouac, le fondateur du Jardin botanique de Montréal, aux sciences naturelles et du génie dont les disciplines embrassent sciences exactes et naturelles, sciences de l'ingénieur et technologiques, ainsi que les sciences agricoles. Le prix Paul-Émile Borduas, l'une des figures les plus marquantes de la peinture au Québec, couronne les arts visuels, qui regroupent autant les secteurs du design, de l'architecture, de la sculpture, de la photographie, de la peinture, des métiers d'art que les arts multidisciplinaires. Le prix Athanasé-David coiffe la littérature et honore différents genres littéraires, soit le conte, la nouvelle, la poésie, le récit, le roman, l'essai, l'écriture dramatique et les

formes plurielles de la littérature pour la jeunesse. Le prix Denise-Pelletier, femme de théâtre réputée, chapeaute les arts d'interprétation, englobant aussi bien la chanson, la musique, l'art lyrique, le théâtre que la danse.

En 1980, le septième art entre en scène. Le prix Albert-Tessier, décerné à une personnalité reconnue du monde du cinéma, évoque l'un des premiers artisans du cinéma documentaire québécois, Monseigneur Albert Tessier. Il inclut la scénarisation, l'interprétation, la composition musicale, la réalisation, la production et les techniques cinématographiques.

Puis en 1992, en l'honneur de Gérard-Morisset, un des pionniers de la connaissance et de la mise en valeur du patrimoine québécois — architecture et œuvres d'art — on crée un nouveau prix. Celui-ci cible diverses activités: recherche, création, formation, production, conservation, diffusion dans le domaine des biens culturels, mais aussi archives, muséologie et culture populaire traditionnelle. Et ce n'est pas fini. Cette année, autres premières dans les annales des prix du Québec. On vient de fonder le prix Wilder-Penfield consacrant l'excellence dans le domaine biomédical. Le nom est, bien sûr, celui de l'homme qui a fondé, en 1934, l'Institut de neurologie de Montréal et le prix gratifie autant les sciences médicales et les sciences naturelles que les sciences de l'ingénieur. Quant au prix Armand-Frappier, il consacre un chercheur d'élite dans le secteur de la création ou du développement d'institutions de recherche, comme l'administration et la promotion de la recherche ou celle des sciences et des technologies.

Vers la formule idéale

Cette année, le prix Marie-Victorin n'a pas

été attribué devant l'avalanche de lauriers nouveaux. Un chevauchement qui sera révisé à l'avenir (voir LE DEVOIR du 16 novembre 1993), dit Mme Lucienne Robillard, ministre de l'Enseignement supérieur et de la Science, qui remettait les distinctions dimanche soir dernier en compagnie de Mme Liza Frulla, ministre de la Culture et de l'Éducation.

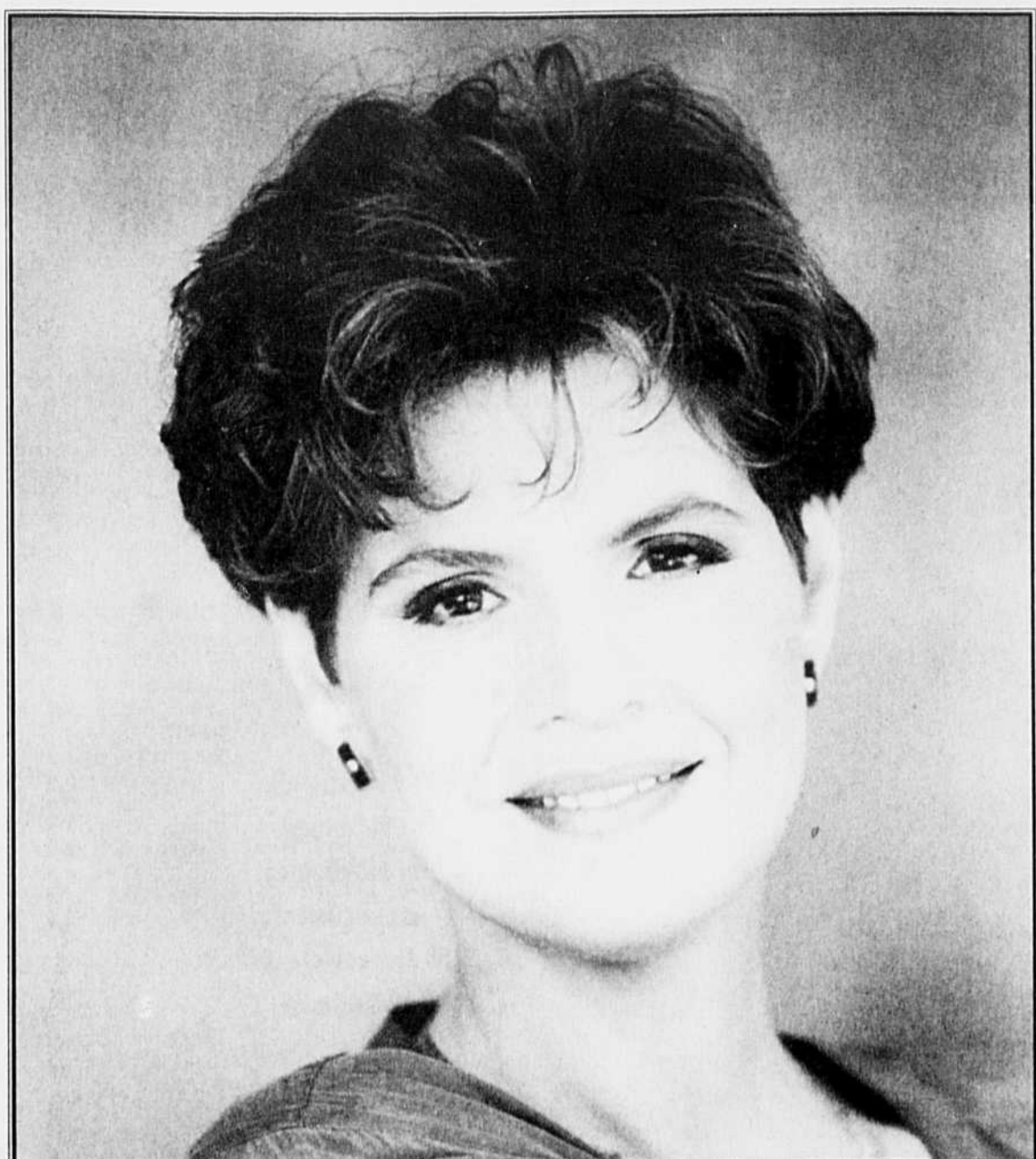
Rappelons que les lauréats et lauréates recevaient, de la part des deux ministères, une bourse de 30 000\$ non imposable, un parchemin calligraphié ainsi qu'une médaille en argent, exclusivement créée par un ou une artiste du Québec.

La soirée de la remise des prix est depuis deux ans télédiffusée. Cette ouverture publique est fort louable étant donnée l'importance de l'événement, mais le fait de faire appel au petit écran y rajoute une nouvelle dimension: en pénétrant dans les foyers québécois, la cérémonie de remise des Prix devient un spectacle et prête le flanc à la critique. L'an dernier, on a eu droit aux «step-pettes» du sieur Brathwaite, qui n'avaient pas eu l'heur de plaire à tous et toutes. Histoire de ne pas répéter l'impair, cette année, les organisateurs n'ont pas pris de risque, c'est le moins que l'on puisse dire. On a sauté à l'autre extrême en enrobant la cérémonie de la remise des Prix dans la musique classique. Résultat: l'atmosphère était tiède, les poignées de mains molles et l'émission marron.

Les Prix du Québec représentent la plus haute distinction de l'État et il va de soi qu'un certain décorum entoure l'événement. Mais il reste encore à trouver une formule de diffusion qui rende cette soirée culturelle accessible, rigolote, avec du contenu, mais qui ne soit pas pour autant fade, insipide, sans saveur. On peut toujours espérer...

Huit médailles, huit artistes

Ce sont les Daniel Moisan (recherche biomédicale, prix Wilder-Penfield), Natalie Narius (patrimoine, prix Gérard-Morisset), Bruno Gérard (sciences humaines, prix Léon-Gérin), Alain Morel (cinéma, prix Albert-Tessier), Antoine La Mendola (arts visuels, prix Paul-Émile Borduas), Alexander Blackwood (développement de la recherche, prix Armand-Frappier), Lynn Légaré (littérature, prix Athanasé-David), Michelle Lapointe (arts d'interprétation, prix Denise-Pelletier) qui ont réalisé les huit médailles remises aux lauréats des Prix du Québec. Chaque médaille est présentée dans un écrin entièrement fait main en cuir d'agneau noir réalisé par la relieuse Lorraine Choquet.



Ces jours-ci, le Québec rend hommage à des créateurs et à des scientifiques dont l'excellence de l'oeuvre témoigne de toute une vie dédiée au rayonnement de l'art et à l'avancement de la science.

La cérémonie de la remise des Prix du Québec nous a permis d'assister à un moment chargé d'émotion au cours duquel nous avons remonté le fil du temps avec les lauréats et les lauréates de cette très haute distinction du gouvernement du Québec. Aujourd'hui, nous jetons un autre regard sur ces vies, ces visages, ces oeuvres, sur ces cheminements qui ont contribué à l'essor de la société québécoise.

À titre de ministre de la Culture, je suis fière et heureuse de saluer à nouveau publiquement le talent et les réalisations de mesdames Monique Mercure, une femme de théâtre remarquable qui a toujours porté haut le flambeau de la culture, et Carmen Gill-Casavant qui a consacré de nombreuses années de sa vie à mettre en lumière la culture de son peuple, notamment en fondant le Musée amérindien de Mashteuiatsh (Pointe-Bleue). Je salue également, avec tout autant de fierté, la créativité du poète Gilles Hénault dont la plume a donné chair à notre identité poétique, l'oeuvre du sculpteur Armand Vaillancourt, homme de conviction qui a fait éclater les normes dans le domaine de la sculpture et des arts visuels, et celle du regretté cinéaste Francis Mankiewicz qui nous a si généreusement livré une part de lui-même à travers des oeuvres aux thèmes universels.

Puisse la lecture de ce cahier spécial du DEVOIR vous faire connaître encore davantage l'univers d'hommes et de femmes qui, année après année, ont investi temps et énergie à donner forme au rêve qui les habitait et à faire de ce rêve une source d'inspiration constante.

Bon voyage au pays de l'excellence!

Liza Frulla
Ministre de la Culture



On ne peut citer les noms de Léon Gérin, de Marie-Victorin, de Wilder Penfield, d'Armand Frappier sans évoquer, du même coup, leurs réalisations exceptionnelles et leur contribution au développement scientifique du Québec. Chacun dans son domaine, ils ont été des précurseurs, des initiateurs, des modèles dont nous nous souvenons avec émotion.

L'édition 1993 de la remise des **Prix du Québec** nous a donné l'occasion de souligner, pour la première fois, les carrières remarquables de scientifiques dans deux nouveaux domaines. En effet, aux prix **Léon-Gérin**, en sciences humaines, et **Marie-Victorin**, en sciences de la nature ou en génie, s'ajoutent les prix **Wilder-Penfield** et **Armand-Frappier**. Le premier est rattaché au domaine biomédical, alors que le second s'adresse aux personnes qui ont créé ou développé une institution de recherche, qui se sont consacrées à l'administration et à la promotion de la recherche, ou encore qui ont su développer l'intérêt de la population québécoise pour la science et la technologie.

Dans le domaine scientifique, les Prix du Québec couvrent donc un large éventail d'activités et fournissent aux générations futures des modèles de courage, de ténacité, d'acharnement, de «travail bien fait» dont nous avons besoin quotidiennement pour trouver l'inspiration et la motivation nécessaire à la poursuite de nos propres idéaux.

Les itinéraires scientifiques des trois personnes honorées en 1993 sont particulièrement saisissants. Madame Brenda Milner est l'une des fondatrices de la neuropsychologie et ses recherches sont à l'origine d'une grande partie des connaissances actuelles sur la mémoire. Monsieur Gérard Bouchard a fait profiter l'étude des populations d'une approche multidisciplinaire tout à fait novatrice. Monsieur Lionel Boulet a créé, puis dirigé l'Institut de recherche d'Hydro-Québec, une institution dont la renommée dépasse largement nos frontières.

Leur démarche scientifique respective est d'autant plus admirable qu'elle a suscité l'apparition d'équipes de recherche importantes et influentes, et qu'elle a donné lieu à des retombées qui se mesurent aujourd'hui à l'échelle de la planète.

Madame Milner, monsieur Bouchard, monsieur Boulet, merci pour une contribution si éclatante au rayonnement du Québec!

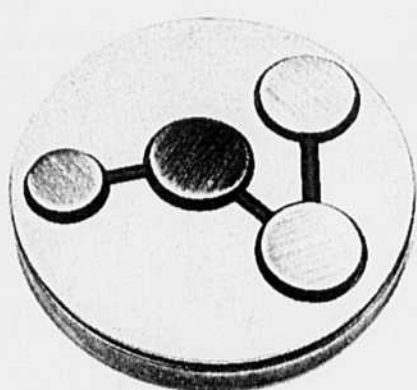
Lucienne Robillard
Ministre de l'Éducation et de la Science

• LES PRIX DU QUÉBEC •

DOMAINE BIOMÉDICAL

À la poursuite de la mémoire

On dit de Brenda Milner qu'elle est à la mémoire ce que Pasteur fut à la bactériologie



Le prix Wilder-Penfield

BRENDA MILNER

CLAUDE TURCOTTE
LE DEVOIR

Elle a 75 ans, elle travaille six jours sur sept, elle parle de ses travaux avec la passion d'une débutante, alors que son regard laisse paraître une grande capacité de concentration; en bref, sa compétence reconnue mondialement s'étale sur un demi-siècle de résultats. Il s'agit du Dr Brenda Milner, devenue la première récipiendaire du Prix Wilder-Penfield, nouvelle catégorie scientifique dans le cadre des Prix du Québec.

Quelques jours avant de recevoir officiellement cet honneur, dimanche dernier («Big Day!», avait-elle noté à la date du 28 sur le calendrier pendu au mur de son petit bureau de l'Institut de neurologie de Montréal), elle a rapidement fait le tour de sa vie pour LE DEVOIR.

Une passion: le cerveau

«Je savais dès le début que je voulais faire de la recherche. Quand je vois maintenant de nombreux jeunes très intelligents qui ne savent pas ce qu'ils aimeraient faire, je trouve cela triste», racontait cette dame, qui pourrait aisément trouver mille prétextes pour s'asseoir sur ses lauriers; grâce à ses activités professionnelles et sa profonde curiosité, elle demeure

en contact avec les nouvelles générations de chercheurs qui s'acharment, comme elle, à mieux comprendre le cerveau humain.

Parmi les nombreux témoignages d'éminents collègues qui ont appuyé sa mise en nomination pour le Prix du Québec, celui du Dr David G. Amaral, de l'Institut Salk de San Diego sur les études biologiques, retient particulièrement l'attention: «Le Dr Milner a clairement été le chercheur le plus influent dans le domaine de la mémoire humaine au cours des 50 dernières années. Le Dr Milner est à la mémoire ce que Pasteur fut à la bactériologie et ce que Watson et Crick furent à la biologie moléculaire».

Née en 1918 à Manchester en Grande-Bretagne, Brenda Langford apprend le français de sa mère et à l'école dès l'âge de sept ans. Elle obtient un baccalauréat en psychologie expérimentale de l'Université Cambridge en 1939. La guerre éclate et elle se retrouve dans un programme d'entraînement pour les contrôleurs de radar, où elle devient l'amie d'un ingénieur, Peter Milner. Celui-ci vient au Canada en 1944, en principe pour un an, pour aider au lancement de l'industrie nucléaire. C'est le mariage. Pour Brenda Milner, femme de carrière, il n'est pas question de rester à la maison.

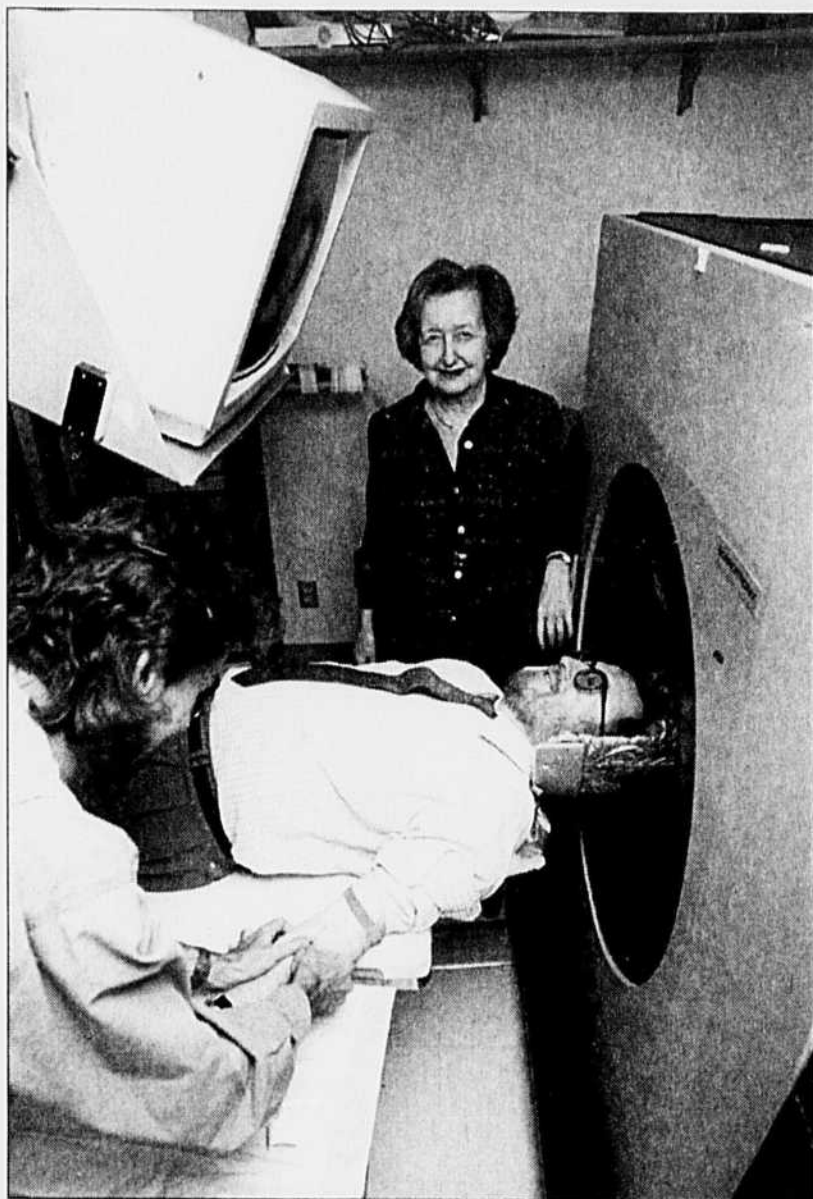


PHOTO JACQUES NADEAU

«Je savais dès le début, dit Brenda Milner, que je voulais faire de la recherche. Quand je vois maintenant de nombreux jeunes très intelligents qui ne savent pas ce qu'ils aimeraient faire, je trouve cela triste.»

Sa connaissance du français lui facilite l'entrée à l'Institut de psychologie de l'Université de Montréal. «Cet Institut était jeune et c'était un mélange de psychologie et de Saint-Thomas», rappelle-t-elle sans insister davantage sur cette allusion à une époque où de larges secteurs du savoir baignaient au Québec dans un

dogmatisme religieux bien assis sur la philosophie thomiste. Elle fut pendant sept ans professeure de psychologie expérimentale.

Son coup de foudre professionnel survient lors d'une conférence sur le cerveau par le professeur Donald Hebb. Son enthousiasme est si grand qu'elle convertit son mari à la

psychologie, lequel quitte même son emploi d'ingénieur à Chalk River pour venir travailler avec le Dr Penfield à Montréal. Elle obtient elle-même en 1952 un doctorat de l'Université McGill, avec une thèse sur «les effets intellectuels des lésions du lobe temporal chez l'homme», sous la tutelle du Dr Hebb.

Piquée très tôt d'un vif intérêt pour la recherche, Mme Milner connaissait désormais son champ d'exploration, le cerveau. «J'étais attirée par l'idée d'établir un lien entre le cerveau et les comportements humains, je veux dire un vrai cerveau, pas celui conçu par un ordinateur», précise-t-elle, en insistant sur le fait que ses travaux ont toujours été très effectués à partir d'une théorie qu'on essaie ensuite de confirmer par des expériences en laboratoire.

Au début, elle pensait concentrer ses travaux sur la vision, mais ce sont les patients eux-mêmes qui l'ont guidée vers la mémoire. L'étude de lésions au cerveau, explique-t-elle, aide souvent à mieux comprendre le fonctionnement d'un cerveau normal, d'où son intérêt pour des maladies comme l'amnésie et l'épilepsie.

Les professeurs Claudio Cuello, Redan Capek et Brian Collier, de McGill, qui ont proposé Mme Milner pour le Prix Wilder-Penfield, ont fait valoir que rares sont les chercheurs reconnus comme créateurs d'une nouvelle discipline en sciences. Mme Milner a établi le domaine de la neuropsychologie. On lui doit plusieurs découvertes, notamment une meilleure connaissance de la cartographie du cerveau. Ses recherches permettent entre autres de minimiser les risques de perte de la parole et de la mémoire chez les patients qui subissent une opération pour leur état épileptique.

Malgré les progrès, il reste encore beaucoup à explorer avant de prétendre avoir une vaste connaissance du cerveau. Il y a la mémoire, mais il

y a aussi le raisonnement, le jugement, l'imagination et quoi encore? Par exemple, «la maladie d'Alzheimer, c'est beaucoup plus que la mémoire», souligne Mme Milner, qui n'est pas du tout du genre vantard, mais qui avoue tout de même que ses travaux dans les années 50 et 60 ont eu «leur petite influence», si bien qu'aujourd'hui il se fait beaucoup de recherches dans le monde sur la mémoire, tant sur les gens normaux que sur les amnésiques, et même sur les animaux.

Regarder quelqu'un penser

«Nous essayons de tout mettre ça ensemble, dit-elle. Nous savons qu'il y a plusieurs systèmes amnésiques. Nous sommes devenus plus subtils dans les questions que nous nous posons». La technologie progresse en ce domaine comme dans d'autres, si bien que l'on peut percevoir les variations dans le flux sanguin dans différentes parties du cerveau avec des changements dans les activités cérébrales. Le flux sanguin n'est pas le même pour la mémoire visuelle que pour la mémoire verbale.

D'une certaine façon, on approche du point où l'on peut regarder quelqu'un penser. Mais ce n'est encore qu'un début, rappelle Mme Milner, qui, après avoir beaucoup travaillé sur les lobes temporaux, avoue sa fascination maintenant pour les lobes frontaux, qui apparemment sont un lieu privilégié d'interférences pour la mémoire dans le temps. Que retient la mémoire de deux images saisies d'un même objet ou d'une sensation à des moments différents?

Approche-t-on du moment où l'on pourra prescrire des remèdes pour une maladie du cerveau? «Je ne sais pas. Nous en sommes encore très loin», répond cette scientifique, en regrettant que la médecine ne puisse offrir rien d'autre pour l'instant que des moyens cosmétiques, ceux de la rééducation du corps à la suite d'un accident cérébral.

Merck Frosst félicite Les gagnants des Prix du Québec

Au nom des 200 chercheurs du Centre de recherche thérapeutique Merck Frosst ainsi que de ses 1000 employés répartis d'un bout à l'autre du pays, Merck Frosst félicite les gagnants des Prix du Québec. Leur travail exceptionnel dans les domaines scientifique et culturel leur a valu la plus haute distinction accordée par le gouvernement du Québec.

Merck Frosst, chef de file de la recherche pharmaceutique au Canada, est fière de s'associer à ces prix qui sont non seulement le plus haut témoignage de reconnaissance d'une carrière remarquable, mais aussi une récompense qui érige les lauréates et les lauréats en modèles pour l'ensemble de la population.



MERCK FROSST

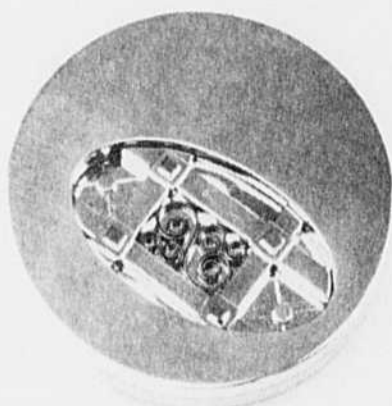
Merck Frosst Canada Inc., Kirkland, Québec

LES PRIX DU QUÉBEC

PATRIMOINE

Des grands morceaux de temps retrouvés

Intégrée à la fois au milieu amérindien et au milieu francophone, Carmen Gill-Casavant redonne aux jeunes Amérindiens la fierté d'habiter le territoire



Le prix Gérard-Morisset

CARMEN GILL-CASAVANT

JEAN CHARTIER
LE DEVOIR

Carmen Gill-Casavant a créé le principal musée amérindien du Québec, le musée de Pointe-Bleue au Lac Saint-Jean, aussi appelé musée de Mashteuiatsh. Elle l'a fondé en 1976, avec une collection de photographies anciennes. Celui-ci est maintenant doté de plus d'un millier d'artefacts et de répliques d'objets de la vie courante des Montagnais. Ce musée vise à redonner leur fierté aux jeunes Amérindiens qui s'étaient mis à quitter la réserve en grand nombre, dans les années 70. C'est cet acharnement à préserver la mémoire collective amérindienne qui vaut cette année le Prix du Patrimoine à Carmen Gill-Casavant.

Un territoire extraordinaire

Les Montagnais sont des nomades, explique Carmen Gill, c'est un peuple pacifique qui vit dans la forêt, un peuple différent des Iroquois qui ont vécu plutôt aux abords des villes. Les Montagnais se sont déplacés sur d'immenses territoires, voisins des Cris en Abitibi et des Atikameks de la Mauricie. Les Montagnais sont — à peu près à égalité avec les Mohawks — la nation amérindienne la plus peuplée. Ils sont 15 000 au Québec. Ils ont conservé

leur langue, contrairement aux Hurons groupés à proximité de Québec et qui sont fort peu nombreux de nos jours.

Mme Gill-Casavant a grandi à Pointe-Bleue. Elle a habité la réserve presque toute sa vie. En fait, elle est intégrée à la fois au milieu amérindien et au milieu francophone québécois. L'un des ses fils enseigne la musique sur la réserve de Mashteuiatsh et au cégep d'Alma.

Son arrière-grand-père, Ambroise Gill, un Abénakis originaire de Saint-François, arriva en territoire montagnais vers 1850 tandis que la réserve de Pointe-Bleue n'existait pas encore. Elle ne fut fondée qu'en 1856, en conformité à la loi indienne qui venait d'être adoptée à Ottawa. Le territoire montagnais s'étendait auparavant du lac Mistassini à Tadoussac. Ces Amérindiens s'arrêtaient à Pointe-du-lac pour y faire le commerce des fourrures.

Ambroise Gill était chasseur et trappeur. Il tressait également des paniers en frêne qu'il vendait au printemps, à Lowell au Massachusetts, après avoir emprunté le Saguenay, le Saint-Laurent, la rivière Saint-François, le lac Memphremagog et la rivière New Connecticut pour s'y rendre. Parfois, il utilisait des chemins plus à l'est. C'est que les Gill descendent en droite ligne d'un co-



Carmen Gill-Casavant.

PHOTO JACQUES GRENIER

lon anglais établi en 1646 en Nouvelle-Angleterre. Son père raconta à Mme Gill que ses ancêtres abénakis avaient enlevé deux jeunes enfants sur ce territoire et les élevèrent eux-mêmes à Saint-François-du-Lac. Par la suite, ceux-ci se sont mariés à des Amérindiens, des Abénakis de Saint-

François, ce village qui se nomme aujourd'hui Odanak.

Le père de Carmen Gill fit, pour sa part, le commerce de l'écorce et du pin d'odeur. Le pin tressé était une spécialité des Abénakis tandis que les Montagnais connaissaient parfaitement la forêt. Ils se faisaient recruter

comme guides par les arpenteurs et les ingénieurs qui développaient le Nord du Québec. Les Montagnais emmenaient ceux-ci en forêt et traçaient des routes pour le chemin de fer. Le territoire des Gill est extraordinaire. Leur parcours va de Saint-François-du-Lac à Pointe-Bleue, jusqu'au Maine et au Massachusetts au sud, et à Chibougamau au nord-ouest. Le parcours d'Emile Gill, le père de Carmen Gill, est encore plus impressionnant que le parcours de François Paradis, l'amoureux de Maria Chapdelaine dans le roman de Louis Hémon, parcours qui date aussi du début du siècle.

«Les anciens vendaient les objets de la tribu quand j'étais adolescente, raconte la fondatrice du musée. J'aurais aimé qu'on les conserve. Mais j'étais trop jeune, je n'exprimais pas mes sentiments. Quand le musée a été fondé, nous avons cherché des objets chez les uns et les autres et nous avons reconstitué des pièces en bois, en écorce et en os.»

Présence amérindienne dans les musées

Les Abénakis ont un musée à Odanak, mais il est moins important que le musée montagnais de Mashteuiatsh. Il fut plutôt créé comme musée d'objets religieux. Les Ursulines ont pour leur part ouvert deux musées, avec de nombreux objets amérindiens, car elles ont œuvré comme religieuses hospitalières. On peut voir des artefacts rares à leur musée de l'Hôtel-Dieu à Montréal. Mme Gill ajoute que les Hurons gèrent un petit musée à l'ancienne Lorette et que les Mic-Macs ont inauguré le leur à Restigouche, dans la Matapédia, voici deux ans. À Montréal, le musée McCord réunit finalement la plus belle collection de pièces provenant des Hurons, des Iroquois et des Inuit tandis que le Musée des civilisations à Québec présente à chaque année une exposition amérindienne d'importance. Ce musée apporte d'ailleurs aide et assistance aux conservateurs amérindiens, tient-elle à souligner.

«Aux États-Unis, les Amérindiens

chassaient le bison, raconte Carmen Gill, et certaines tribus avaient découvert des pierres précieuses qu'ils fixaient sur leurs vêtements quotidiens. Certaines de ces pierres sont aussi belles que la couronne de la reine d'Angleterre», dit-elle. Les Montagnais mettaient des peaux d'original ou de caribou autour de leur corps, parfois des peaux d'ours, de castor ou de vison. Bientôt, ils furent fascinés par les coupes des habits militaires et confectionnèrent des manteaux avec manches, collets et poches. Aux États-Unis, c'était différent.

Il n'y a pas d'équivalent dans l'Est du Canada au grand musée amérindien Hay, de New York, non plus qu'aux deux musées autochtones de Washington. En Colombie-Britannique, c'est encore autre chose. Mais, on ne considère pas les peuples nomades comme les Montagnais dans ces musées des États-Unis et de la Colombie-Britannique, précise la conservatrice.

Carmen Gill-Casavant a épousé un Franco-Américain et vécu quelques années aux États-Unis. Elle est la 10e enfant d'Emile Gill et de Marie Buckell, de Mashteuiatsh. Sa mère était conteuse et fréquentait les aînés de la communauté montagnaise. Sa grand-mère avait épousé Cyriac Buckell, un Allemand établi dans l'arrière-pays d'Alma et qui donna son nom au village de Saint-Cyriac. Tant du côté de sa mère que de son père, Carmen Gill est métissée. Et elle lie à la fois aux peuples abénakis et montagnais.

Quand elle eut 16 ans, elle aimait déjà les beaux objets. Elle confectionnait des chapeaux. Elle rencontra un Franco-Américain de la région de Boston qui séjournait au Lac Saint-Jean pour son travail. Elle l'épousa et séjourna quelques années aux États-Unis. Elle est revenue à Pointe-Bleue, a fondé son musée et s'est faite trésorière pour le comité de financement et de reconstruction de l'église de Pointe-Bleue. Tout récemment, elle a pris sa retraite, mais reste membre du comité d'agrandissement du musée amérindien de Mashteuiatsh.

EXCELLER, C'EST PERMIS.

«Le Mouvement des caisses Desjardins est convaincu qu'au cœur de notre société québécoise se trouve la culture, une culture commune faite de valeurs, d'institutions, d'oeuvres et de réalisations qui donnent à tout un peuple son homogénéité et son sentiment d'appartenance.»

Extrait du mémoire du Mouvement des caisses Desjardins présenté à la Commission parlementaire de la culture sur la «Proposition de politique de la culture et des arts» - le 29 octobre 1991.

Le Mouvement des caisses Desjardins est heureux de féliciter les lauréats des Prix du Québec pour leur apport précieux au développement culturel et scientifique de la société québécoise.



Desjardins

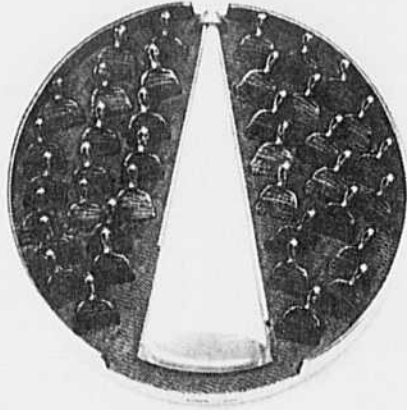
L'incroyable force de la coopération.

LES PRIX DU QUÉBEC

CINÉMA

L'homme qui a vu ses rêves s'écrouler

Hommage tardif à la souffrance d'un cinéaste. RIP Francis Mankiewicz.



Le prix Albert-Tessier

FRANCIS MANKIEWICZ

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il me semble que si je rencontrais Francis Mankiewicz dans les couloirs d'un quelconque au-delà, il se regarderait son Prix du Québec avec un petit sourire mi-figue mi-raisin. Disant: «Tiens! Tiens! On me reconnaît, mais un peu tard...»

Il s'est tellement battu dans sa vie, Francis Mankiewicz, battu pour tourner *Les Fous de Bassan*, un projet qui lui a échappé, après moult péripéties, dont un vigoureux combat avec sa maison de production, le laissant amer, certains disent brisé. Son ami Bertrand Tavernier en parlait l'été dernier comme d'un cinéaste qui avait vu ses rêves s'écrouler, le laissant autre, en un mélange de durcissement et d'état de stupeur.

Battu pour financer ses films, avec des portes de plus en plus souvent closes. Il a connu la ronde des téléfilms en anglais, l'exil en terre torontoise, et puis un cancer vaincu sur un front qui reprend sur un autre et gagne la partie le 14 août dernier. Et ce prix Albert-Tessier qui lui a été décerné de son vivant mais lui parvient à titre posthume. Avec la bourse qui va avec. De l'argent tout-à-coup. Chienne de vie!

Trop tard aussi l'inévitable pluie d'hommages qui lui est tombée des

sus. Une fois mort, c'est fou ce qu'on est apprécié. Les lettres, les articles, l'encens, «chapeau bas au grand Mankiewicz», des fleurs en tas sur une tombe.

Si Mankiewicz m'accordait une entrevue posthume, il me semble qu'il s'inquiéterait des problèmes de distribution des films québécois. Et qu'il appellerait à une mobilisation du milieu, une vraie, avec la mise en avant de solutions originales et des résultats au bout. Le Québec n'a pas su faire travailler suffisamment le cinéaste des *Bons débarras*. Sans doute Mankiewicz aurait-il envie de dire à son pays et à ses bailleurs de fonds qu'il est fou de chercher toujours frénétiquement le nouveau Mozart, le nouveau petit génie, en reniant ses talents reconnus, de peur qu'ils ne surprennent plus. Jetés après usage nos créateurs chevronnés. Comme de vieux kleenex. Mais avant qu'ils aient donné leur mesure. Triste!

Alliance d'affinités

«Du temps, il faut parfois beaucoup de temps pour comprendre les choses et les assimiler complètement», disait-il un jour en entrevue au DEVOIR. Il nous en faudra sans doute encore avant de pouvoir mesurer quel fut le véritable apport de Mankiewicz au cinéma québécois, et peser sa perte. Au lendemain de son décès, Paul Hébert décrivait Mankiewicz



Au lendemain du décès de Francis Mankiewicz, Paul Hébert le décrivait comme une occasion perdue pour le Québec. Un cinéaste éternellement en devenir.

wicz comme une occasion perdue pour le Québec. Un cinéaste éternellement en devenir.

Que rajouter à ce qui a été dit sur Francis après sa mort? Tout le monde y est allé du retour sur sa carrière, de la naissance en 44 à Shanghai, avec le pedigree prédestiné. Le grand oncle Joseph cinéaste à qui l'on doit l'immortel *All about Eve*, et le frère de l'autre: Herman, scénariste de *Citizen Kane*, illustres qui avaient déjà fait de ce nom polonais un synonyme de cinéma: Mankiewicz.

Il était Québécois avant tout, arrivé à Montréal tout petit, mais gardant quand même une sorte de recul face à notre société, une distance qui

l'éloignait du courant pure laine tricotée serrée. Le Québec, il l'a décrit et montré, avec amour encore. En restant toujours un peu son témoin extérieur toutefois.

Au départ, Mankiewicz est venu au vrai monde cinématographique en 72 avec un premier long métrage fort réussi *Le temps d'une chasse*, une sorte d'exploration du macho macho man québécois, trois hommes en fin de semaine de chasse, et qui, mine de rien se révèlent, pathétiques, avec leur condition masculine sous le bras.

On a beaucoup parlé de l'alliance Francis Mankiewicz-Réjean Ducharme. Parce que celle-ci a donné naissance en 1980 à un des meilleurs

films du cinéma québécois *Les bons débarras*. Qui a oublié les premiers pas d'une Charlotte Laurier de onze ans dans la peau d'une petite bougresse passionnée? Qui a oublié Marie Tifo, la dame au grand cœur que sa petite fille ne laissera pas lui échapper? Comment se relever d'un tel vent de poésie qui soufflait sur l'écran et nous emportait avec lui?

Leur alliance en fut une aussi d'affinités. Entre l'homme invisible de nos lettres québécoises et le cinéaste au regard bleu flottait cette nostalgie de l'enfance, le paradis perdu qu'ils ont appelé dans toutes leurs œuvres.

Mais après *Les bons débarras* vint *Les Beaux souvenirs*, autre fruit du tandem Ducharme-Mankiewicz.

Moins bien mûri toutefois, une histoire qui frôlait le tabou de l'inceste, sans grands repères. Semi-écheq, le film marqua la fin de l'alliance du poète de la caméra et celui de l'écrivain.

Sortir du Ghetto

Le cinéaste avait une obsession: sortir le cinéma québécois de son ghetto, de ses complexes, de son histoire où il s'empêtrait comme en des racines émergeant du sol et le mettre à l'heure internationale. Sans les bibites nationales. Ni le tribut à rendre aux ancêtres. Ni l'acte de contrition pour s'excuser d'exister.

«J'ai l'impression que nous n'avons plus besoin de nous poser de questions sur notre identité, qu'elle va maintenant de soi, disait-il en 88. Nous n'avons plus à parler du pays dans nos films, ni à partir à la recherche de l'identité collective. Reste à faire du cinéma avec des préoccupations cinématographiques.»

Mankiewicz refusait de coproduire sur les coproductions, en lesquelles il voyait un souffle d'air sur la cinématographie d'un pays, en plus d'une façon de composer avec le cauchemar des impératifs financiers. En 88, son dernier long métrage *Les Portes tournantes*, une histoire de pianiste, d'amour et de nostalgie donnant la vedette à sa compagne Monique Spaziani (ainsi qu'à Miou Miou) était une coproduction avec la France. Mais le film, quoique primé un peu partout, ne décolla pas dans l'Hexagone. Déception!

Le cinéaste détestait faire des compromis et préférait partir en quête du Graal: l'œuvre en qui il se reconnaissait, qui lui allait droit au cœur. Mais les Graal sont rares dans le cinéma québécois. Et l'intégrité ne fait pas vivre gras.

Il faut parfois partir pour Toronto, accepter de réaliser des mini-séries pour la CBC intitulées *Love and hate* et *Conspiracy of Silences*. Quand on rêve de haute poésie, on souffre de verser dans l'alimentaire. Mais on le fait tout de même.

Le prix Albert-Tessier vient couronner cette année la souffrance d'un cinéaste. RIP.

FRANCIS MANKIEWICZ

LAURÉAT DU PRIX ALBERT-TESSIER 1993



Le cinéaste pour qui
l'enfance fut
un paradis perdu.



LE TEMPS D'UNE CHASSE
1972

LES BON DÉBARRAS
1980

LES BEAUX SOUVENIRS
1981

LES PORTES TOURNANTES
1988

LE DEVOIR
souligne son oeuvre

LES PRIX DU QUÉBEC

SCIENCE HUMAINES

Le Québec en bloc

Gérard Bouchard est le père des fichiers informatisés sur la population du Québec. À nouvelles méthodes, nouveaux horizons. Et vice versa.



Le prix Léon-Gérin

GÉRARD BOUCHARD

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

On avait l'habitude de l'appeler «le frère de l'autre», de dire que Gérard Bouchard était né des mêmes parents que Lucien Bouchard, le chef bloquiste. Maintenant que le scientifique de l'Université du Québec à Chicoutimi se mérite l'honneur du prix Léon-Gérin 1993, il faut peut-être inverser la proposition: Lucien est devenu le frère de Gérard.

Les deux partagent d'ailleurs une même passion pour le Québec en bloc. Celle du politicien s'exprime idéologiquement, tandis que le savant manifeste ses intérêts pour toute la population du Québec, avec des moyens immensément informés, d'une rigueur à toute épreuve.

Historien et démographe, Gérard Bouchard est en effet un pionnier mondial de l'histoire sociale des populations. Sa renommée déborde les frontières québécoises. Dans sa lettre d'appui à la candidature du professeur au Prix du Québec, le généticien français Albert Jacquard affirme que «sa capacité à dominer les avancées conceptuelles, tout en gardant le souci du service à rendre aux hommes, fait de lui un modèle de

chercheur en sciences humaines.»

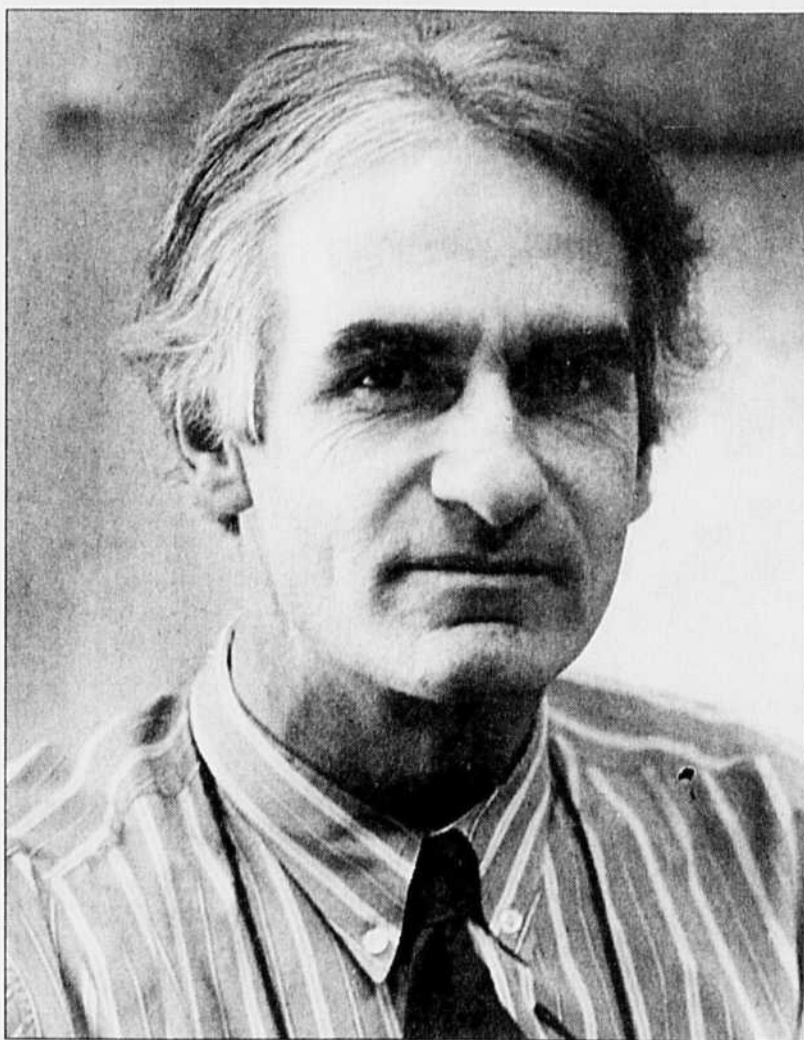
Marcel Rioux et Gérard Bergeron ont déjà été récompensés du prix qui porte le nom du pionnier solitaire des sciences humaines et sociales canadiennes (Léon Gérin est décédé en 1951). L'an dernier, l'honneur revenait au philosophe Charles Taylor, de l'Université McGill, l'année d'avant à l'anthropologue Bruce G. Trigger.

Arrimer la sociologie à l'histoire sociale

«Je suis très impressionné, dit le récent récipiendaire. C'est la distinction la plus élevée du Québec et elle a souvent récompensé des professeurs pour l'ensemble de leur œuvre. Pour ma part, j'ai 49 ans et je peux encore nourrir l'espoir que ma carrière n'est pas terminée.»

Sa feuille de route est pourtant déjà fort impressionnante. Natif de Jonquières, au Saguenay, il a d'abord étudié la sociologie à l'Université Laval (avec deux anciens récipiendaires du prix Léon-Gérin: Léon Dion et Fernand Dumont).

Il a ensuite rédigé un doctorat en histoire à l'Université de Nanterre, en banlieue de Paris. Sa thèse, intitulée *Le village immobile. Sennely-en-Sologne au XVIIe siècle*, a été publiée



Historien et démographe, Gérard Bouchard est un pionnier de l'histoire sociale des populations. Sa renommée déborde largement nos frontières.

aux éditions Plon en 1972 et lui a valu des éloges jusque dans *Le Nouvel Observateur*.

Depuis, il n'a finalement qu'approfondi son champ d'étude. «Le fil rouge de mes travaux se précise depuis ce temps, reconnaît-il. J'ai toujours voulu arrimer la sociologie à l'histoire sociale, pour en quelque sorte rendre compte du développement d'une société donnée, en tenant compte de tous les acteurs qui agissent en son sein.»

La constitution de fichiers informatisés sur la population constitue sa contribution la plus remarquable. Il a d'abord construit une banque de données sur les gens du Saguenay. Mieux connu sous le nom de BALZAC, ce fichier rassemble des données sur toutes les familles saguenéennes depuis les origines en 1842 jusqu'à nos jours.

Depuis quelques années, il dirige une imposante équipe de chercheurs qui s'emploie à bâtir un ré-

pertoire complet, couvrant, cette fois, l'ensemble des populations qui ont occupé le territoire du Québec depuis le début du XIXe siècle. Une entreprise gigantesque qui vise à traiter plus de cinq millions de documents, tous les actes légaux (actes de naissance, de mariage, de sépulture) qui ponctuent les principaux événements de la vie d'un peuple.

«J'ai consacré énormément de temps aux fichiers de population, reconnaît le professeur, parce que l'histoire sociale n'avait pas les moyens techniques de ses ambitions. Mais, à vrai dire, je me définis plus comme un chercheur que comme un développeur de méthodes et d'outils.»

Ces outils coûtent des bidous. En recevant son prix dimanche dernier, Gérard Bouchard a déclenché un éclat de rire en soulignant qu'un bon chercheur pense vite et dépense plus vite encore.

L'utilité de ces appareils vaut pourtant leur pesant d'or. Les données accumulées permettent d'aborder une foule de thèmes de l'économie rurale à la reproduction des familles, en passant par les comportements démographiques, les dynamiques idéologiques et culturelles ou les répercussions génétiques des comportements collectifs.

Une démarche interdisciplinaire

La bibliographie de Gérard Bouchard compte des dizaines et des dizaines d'articles sur tous ces thèmes, souvent publiés dans les revues les plus prestigieuses du monde. Il a aussi dirigé ou rédigé onze ouvrages, dont *Histoire d'un génome*, la première synthèse québécoise portant sur la génétique des populations et l'épidémiologie génétique.

Ces études placent d'emblée Bouchard dans les grands courants de l'histoire sociale mondiale et donnent tout leur sens à l'idée de la démarche interdisciplinaire, organisée autour des problèmes démographiques. «Les fichiers sont des machines à croiser les données et toutes les disciplines peuvent y puiser», explique le fondateur du Centre interuniversitaire de recherche sur les populations qui regroupe aujourd'hui plus de 150 personnes.

Ultimement, l'idée est même de passer de l'histoire de la population à celle du peuple, d'étudier ce que Bouchard nomme l'«américanité» de l'aventure franco-canadienne et même la genèse propre à la société québécoise, qui la particularise et la fonde. «Après un quart de siècle de cheminement, on se retourne et on voit le paysage parcouru dans son ensemble, différent du trottoir quotidien, dit Gérard Bouchard qui s'exprime dans un français riche et coloré, comme son frère politicien, amoureux de Proust. J'ai commencé par étudier une paroisse, puis une région, puis des régions, et maintenant, avec d'autres chercheurs, je m'attaque à un vaste portrait du Québec.»

Ce qui ne dit rien pour autant sur les propositions constitutionnelles. C'est une chose pour le savant Gérard Bouchard de constater l'unité de la population québécoise, ou même franco-canadienne, c'en est une autre pour le politicien Lucien Bouchard de travailler à la souveraineté du territoire sur lequel vit principalement cette population depuis quatre siècles. «Tout ce que je peux dire, c'est que ce genre de travaux déclenche des réflexions sur l'historiographie, qui se nourrit toujours d'idéologies. Il appartiendra à d'autres de jeter des ponts entre mes études et certaines options, d'examiner mes traces.»

FÉLICITATIONS AUX LAURÉATS DES PRIX DU QUÉBEC 1993



est fière de rendre hommage
aux gagnants des Prix du Québec.

Votre contribution à l'excellence dans les domaines
de la culture et de la science est une source d'inspiration
pour notre société québécoise.



LES PRIX DU QUÉBEC

ARTS VISUELS

Hommage à un pan de notre si oublieuse mémoire

La personnalité de Vaillancourt est intrinsèquement liée à l'histoire de la sculpture au Québec



Le prix Paul-Émile Borduas

ARMAND VAILLANCOURT

MARIE-MICHÈLE CRON

Qu'est-ce que cela fait d'être récipiendaire du prix Paul-Émile Borduas 1993, lorsqu'on s'appelle Armand Vaillancourt, qu'on a grimpé aux barricades pour dénoncer les injustices sociales, bravé et conquis le feu et le fer pour forger des œuvres au noir, et clamé tout haut ce que les autres pensent tout bas? «Je ne suis pas fou de joie, je suis très lucide de ce qui m'arrive, dit le principal intéressé. Des centaines d'articles ont été écrits sur moi, j'ai réalisé au moins 3000 sculptures, je suis partout à la fois, cela fait 40 ans que je donne des conférences partout au Québec et au Canada aussi où je parle d'engagement social et j'ai une tribune extraordinaire. J'ai toujours fait mon travail en dehors du milieu officiel, de la critique qui a toujours été très sympathique à mon égard, et je pense que j'ai fait une œuvre honnête, forte et surtout engagée. Pendant 30 ans, j'ai été mis à l'index et maintenant on m'applaudit, mais j'ai toujours une mémoire d'éléphant. Je remercie l'équipe qui a travaillé très fort pour tous les Prix du Québec, mais je reste sur mes gardes, car à mon âge, on ne peut pas me changer et tout le monde le sait. C'est sûrement pas le prix Borduas qui va changer Vaillancourt, je suis enclenché comme un arbre qui a vécu et je suis bien debout encore.»

Difficile à arrêter Armand Vaillancourt... Véritable spécimen de la

contre-culture, boudé par les musées sauf pour des expositions collectives, fier comme Artaban et rusé comme un renard, trainant dans son sillage quelques scandales retentissants, fabriqué d'une seule pièce à l'image de sa personnalité qui est intrinsèquement liée à sa démarche artistique, à l'histoire de la sculpture au Québec et à celle du Québec underground, Vaillancourt est solide comme cet orme qu'il a sculpté sur la rue Durocher entre 51 et 53 alors qu'il était étudiant à l'École des Beaux-Arts de Montréal. Un geste symbolique, un véritable happening dont il fut ici le géniteur et qui suscita la controverse après la fameuse œuvre *La Famille*, de Roussil, en 1949. Roussil avec lequel il créa d'ailleurs la Place des Arts en 1953 sur Bleury, tout près de l'emplacement que l'on connaît, un atelier multidisciplinaire fréquenté par la mouvance intellectuelle et artistique de l'époque.

Un face à face avec diverses autorités, un dialogue avec la rue et avec le peuple qui n'ont cessé d'alimenter cette force de la nature, adulée par les uns, méprisée ou ignorée par les autres.

La sculpture dans le sang

Juste retour des choses, en lui décernant le prix Paul-Émile Borduas, la plus haute distinction accordée dans le domaine des arts visuels, ne vient-on pas rendre hommage à un pan de notre si oublieuse mémoire?

Car Vaillancourt, au cours des vives années cinquante, a réussi à faire avancer et cristalliser l'attention



Armand Vaillancourt

PHOTO REAL CAPUANO

sur la fonction et la portée de la sculpture publique monumentale. Fondateur des premières associations d'artistes, dont la Société des Artistes professionnels du Québec, et Fusion des arts en 65 entre autres, il fut de bien des événements — il a connu John Cage, entre autres, lors d'un environnement sonore sur la scène de la Comédie canadienne qu'il créa à l'occasion du 1er Festival international de musique contemporaine de Montréal en 1961 —, a monté des fonderies, et endossé parallèlement à ses rôles de performer et de *bum* des arts visuels, celui de la défense des droits des hommes. Chaque œuvre, d'ailleurs, témoigne du débordement de ses revendications personnelles sur le territoire collectif. Natif d'une famille nombreuse de Black-Lake, celui qui voulait mourir dans sa jeunesse pour la poésie avait déjà la sculpture dans le sang alors qu'il réalisait, à l'âge de 14 ans, un *rack* à foin. Rodé au travail du bois à la flamme, à la tronçonneuse, puis à celui de l'acier découpé à l'aide de la torche acétylène, il expérimente la soudure sur métal développée par Picasso et Gonzales et adoptée par le sculpteur américain David Smith dans les années 50 — Vaillancourt avait voyagé aux États-Unis et avait pu se familiariser avec cette technique — et réalise le monument aux morts à Chicoutimi en 1959 qui souleva l'ire de la population.

S'appuyant sur l'exemple d'*Humain*, un monument érigé par l'artiste à Asbestos en 1963, qui alimentera lui aussi les querelles — on voulait même le faire sauter — le critique Guy Viau écrivait, avec justesse, ceci: «Sortie de ses mains, la matière de ses sculptures apparaît comme éprouvée par le temps et un long usage. Elle porte une ancienneté, charrie des souvenirs, évoque une préhistoire, exhale quelque chose de pourri et de capiteux, d'immémorial et de tout frais». Vaillancourt lutte avec cette matière comme il défie le temps, le manque d'argent et ceux qui lui mettent les bâtons dans les roues, comme ce fut le cas en 1967 lors de sa participation au symposium international de sculpture de Toronto. Il intitula d'ailleurs son œuvre inachevée et rapatriée qui git aujourd'hui en pièces détachées dans les champs de Côteau-du-Lac, *Je me*

souviens, et inscra un peu plus tard le slogan «Québec libre» sur sa sculpture-fontaine de la Plaza Embarcadero de San Francisco dont la réalisation faisait le lien entre la vie du quartier et le bâtiment en fer et en verre situé tout près de l'autoroute. Une autre aventure épique pour l'une des plus importantes sculptures en Amérique qui est loin de se terminer car on parle actuellement de la déplacer.

Trop naïf ou trop lucide?

Avec Vaillancourt, on ne sait jamais trop où débute l'art et où se termine l'engagement social. Et vice versa. «Je pense que j'ai eu raison toute ma vie sur cela: je marche à l'échelle de mon travail et à l'échelle de l'oppression aussi, explique-t-il. Je n'ai jamais capitalisé sur mes avoires et j'ai toujours senti un besoin profond de lutter. Non pas gueuler pour gueuler, mais pour démontrer mes insatisfactions face à ce qui peut se passer ici et ailleurs, alors je m'associe à tous ceux qui sont opprimés, je suis pour la liberté des peuples, le respect des Amérindiens, pour un bon accueil des immigrants». Epousant la cause des peuples sud-américains, il leur dédiera l'œuvre *El Clamor*, 1985 — il la finança de sa poche — installée à Santo Domingo en République Dominicaine. 500 tonnes de pierre, de béton et de fer, une centaine de mains en acier s'étirant vers le ciel, Vaillancourt ne fait rien à la légère, comme il n'a pas eu peur d'explorer, au cours de sa carrière, de multiples techniques éprouvées par le chalumeau, le lance-flammes, le jet de sable, le pistolet à métalliser, ou la fonte au plastique-mousse...

Il fait de cette matière une collection d'art pauvre agrippant tous ces objets trouvés qu'il accumule dans son musée personnel et qu'il détourne de leur fonction première. Un grillage de renvoi d'eau devient pour lui une pyramide tronquée en rouille; un carton déplié en pop-up et ajouré se transforme en entrepôt d'aéroport. Respect des matériaux abandonnés comme des humains bien identifiés. Le soir de la remise des Prix du Québec, manifestant entre autres pour la reconnaissance des artistes, Vaillancourt souligna que «Plus on va s'éloigner de l'art, plus on va faire un désastre de notre planète». Trop naïf ou trop lucide?

Nous tenons à féliciter les lauréats des Prix du Québec 1993.

Votre apport à l'avancement de la culture et de la science témoigne de votre excellence et contribue à la promotion universelle de la connaissance.



TELEGLOBE

LES PRIX DU QUÉBEC

DÉVELOPPEMENT DE LA RECHERCHE

Passer sa vie à «ouvrir» des laboratoires

La détermination de Lionel Boulet a permis à Hydro-Québec de développer son expertise



Le prix Armand-Frappier

LIONEL BOULET

RAYMOND LEMIEUX

«Il faut avoir des projets et ensuite demander de l'argent; l'argent ne crée pas les idées, mais les idées ont besoin d'argent.» Lionel Boulet, 74 ans, n'a pas perdu le verbe du pionnier. Premier lauréat du prix du Québec «Armand-Frappier» qui honore l'encouragement en recherche scientifique, cet ingénieur électrique rêvait, au sortir de la Grande noirceur, d'harnacher la créativité et le sens de l'innovation des chercheurs québécois. Aujourd'hui, 300 scientifiques et ingénieurs travaillent à l'Institut de recherche en électricité du Québec (IREQ) qu'il a fondé. Un coup de maître.

«En 1959, quand je parlais de ce projet aux gens d'Hydro-Québec, ils se montraient polis, ils me payaient un bon repas au Club Saint-Denis et, après m'avoir écouté, me disaient de revenir l'année suivante», raconte-t-il. N'empêche qu'un peu plus tard, la Révolution tranquille — électrifiante — traversait le Québec. Les mégaprojets de développement hydro-électrique qu'a alors en tête Hydro-Québec posent des problèmes inédits de transport d'énergie, d'équipements et de matériaux. Mais cela

révèle surtout un manque d'infrastructures de recherche pour les résoudre.

Les responsables d'Hydro-Québec retournent voir Lionel Boulet et lui donnent le feu vert pour qu'il mette sur pied son centre de recherches en électricité. C'était gagné. «Jusqu'alors, quand Hydro-Québec avait besoin d'études, Hydro allait à l'étranger, aux États-Unis ou en France. Avec nos laboratoires et nos chercheurs, on pouvait enfin développer notre propre expertise.»

«L'argent ne crée pas les idées, mais les idées ont besoin d'argent.»

À l'automne 1967, la construction des installations de l'IREQ débutait au milieu d'un champ de maïs à Varennes, au sud de Montréal. Des labos? Et encore fallait-il recruter des chercheurs pour les occuper. «On avait à peu près personne qui travaillait dans ce secteur-là au Québec, se rappelle-t-il. On a dû recruter des scientifiques de Suède, d'Angleterre, des États-Unis, de France, d'Italie, de Grèce. L'Institut, moderne et bien équipé, était, de ce fait, très attirant pour les chercheurs. Et six mois plus tard, je peux vous dire qu'ils parlaient tous français.»

Aujourd'hui, l'IREQ poursuit des recherches dans des domaines mul-



«Lorsque j'ai terminé mes études au Séminaire de Québec, en 1944, les gens ne croyaient pas aux sciences. C'était affirmer une vertu héroïque que de choisir une carrière scientifique. Bref, il fallait oser», raconte Lionel Boulet.

tiples tels que la fusion nucléaire, l'électrochimie, l'hydrogène, l'éolien et les accumulateurs (ou piles). De ses trois laboratoires, le plus connu est sans doute celui où on peut reproduire la foudre. Il a même servi au tournage d'un film de science-fiction.

L'honneur tranquille

Défricheur? «J'ai passé ma vie à ouvrir des laboratoires!» laisse tomber Lionel Boulet. Entre autres, il a inauguré, en 1948, celui de RCA Victor où il met au point le premier système d'atterrissage automatique et le premier émetteur FM. En 1950, il développe un programme d'études supérieures pour le département de

génie électrique de l'Université Laval à Québec.

En outre, il a été étroitement lié à la création de centres de recherches au Brésil, en Algérie et au Mexique. «Plusieurs pays en développement n'avaient pas les moyens de vérifier la qualité des équipements qu'ils choisissaient et qu'ils achetaient pour s'électrifier. Dans bien des cas, les manufacturiers en profitaient pour leur refiler des matériaux inadéquats ou défectueux. Avec l'expertise de recherche qu'ils ont maintenant, c'est pas possible.»

En un demi-siècle, le chemin parcouru en génie électrique au Québec a été énorme, reconnaît-il. Et la mentalité à l'égard des sciences a changé

du tout au tout. «Lorsque j'ai terminé mes études au Séminaire de Québec, en 1944, les gens ne croyaient pas aux sciences. C'était affirmer une vertu héroïque que de choisir une carrière scientifique. Bref, il fallait oser», dit-il. Lui, il a dû prendre ses pénates et s'expatrier quelques années en Illinois afin de poursuivre ses études et de décrocher une maîtrise.

La formation en génie électrique au Québec ne relève plus de l'aventure. «C'est bien, mais les étudiants qui la choisissent ne devraient pas voir une éventuelle carrière en génie comme un aboutissement à leurs études. Ça serait plutôt un commencement car il leur faudra continue-

ment comprendre les nouveaux développements dans ce domaine. Et, croyez-moi, en quelques dizaines d'années, il y en a! C'est d'ailleurs ce qui fait que ce n'est jamais ennuyant.»

Aujourd'hui, dans son logis de Ville Saint-Laurent, Lionel Boulet, a choisi la tranquillité. Sur un mur, de nombreux prix. Des doctorats *honoris causa* décernés par chacune des universités du Québec — il ne lui manque que celui de l'Université de Montréal pour compléter sa collection québécoise. «J'ai eu de la chance», dit-il, modeste, en ôtant un peu de poussière sur un de ses diplômes. De la chance? Bien non, M. Boulet, vous avez des idées.

PHOTO JACQUES NADEAU

FÉLICITATIONS!

Aux lauréats des Prix du Québec 1993

Votre apport
au développement
de la culture et
de la science
contribue à la fierté
de notre
société québécoise.



loto-québec

Hommage à Lionel Boulet,
Lauréat du Prix Armand-Frappier 1993

Fondateur et premier directeur de l'Institut de recherche d'Hydro-Québec, monsieur Lionel Boulet a consacré sa vie à la recherche et au développement d'une expertise québécoise en matière d'énergie électrique. Grâce à son œuvre, l'IREQ, qui accueille aujourd'hui dans ses laboratoires plus de



300 chercheurs, a acquis une réputation d'excellence dans le monde de l'électricité, ici et à l'étranger.

Le personnel d'Hydro-Québec félicite monsieur Boulet, récipiendaire du prestigieux Prix du Québec «Armand-Frappier 1993».



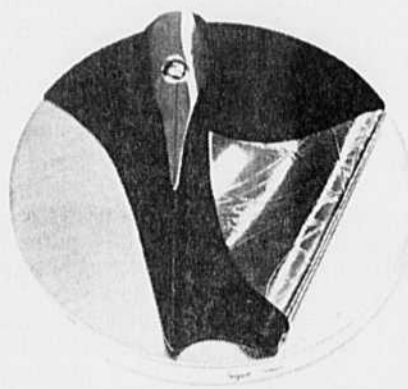
Hydro-Québec

LES PRIX DU QUÉBEC

LITTÉRATURE

Le poète des rêves et de la laïcité

Gilles Hénault a toujours été un intellectuel sensible aux préoccupations sociales de son temps et fidèle à ses racines



Le prix Athanase-David

GILLES HÉNAULT

MARIE LAURIER
LE DEVOIR

Il ne fallait pas déranger le poète mais le laisser se reposer de son émotion, lui que l'on avait couronné la veille du prix de littérature Athanase-David.

Surtout que cette soirée avait été éprouvante pour cet intellectuel discret de 72 ans dont la santé fragile lui a fait recourir à l'aide de sa femme Lise pour remercier le Québec de ce grand honneur qui lui échoit. Enfin, pensent ses amis et tous ceux qui suivent le cheminement du journaliste, écrivain et poète Gilles Hénault.

Il ne fallait pas déranger Gilles Hénault et nous l'avons fait quand même, le relançant dans l'intimité de son foyer, à l'heure du premier café lundi matin où entre deux téléphones de félicitations, encore ébaudis de cette gloire soudaine répercutée la veille sur le grand écran de Radio-Québec, il a poliment reçu LE DEVOIR. Un journal qu'il connaît bien pour avoir dirigé les pages culturelles et artistiques de 1959 à 1961.

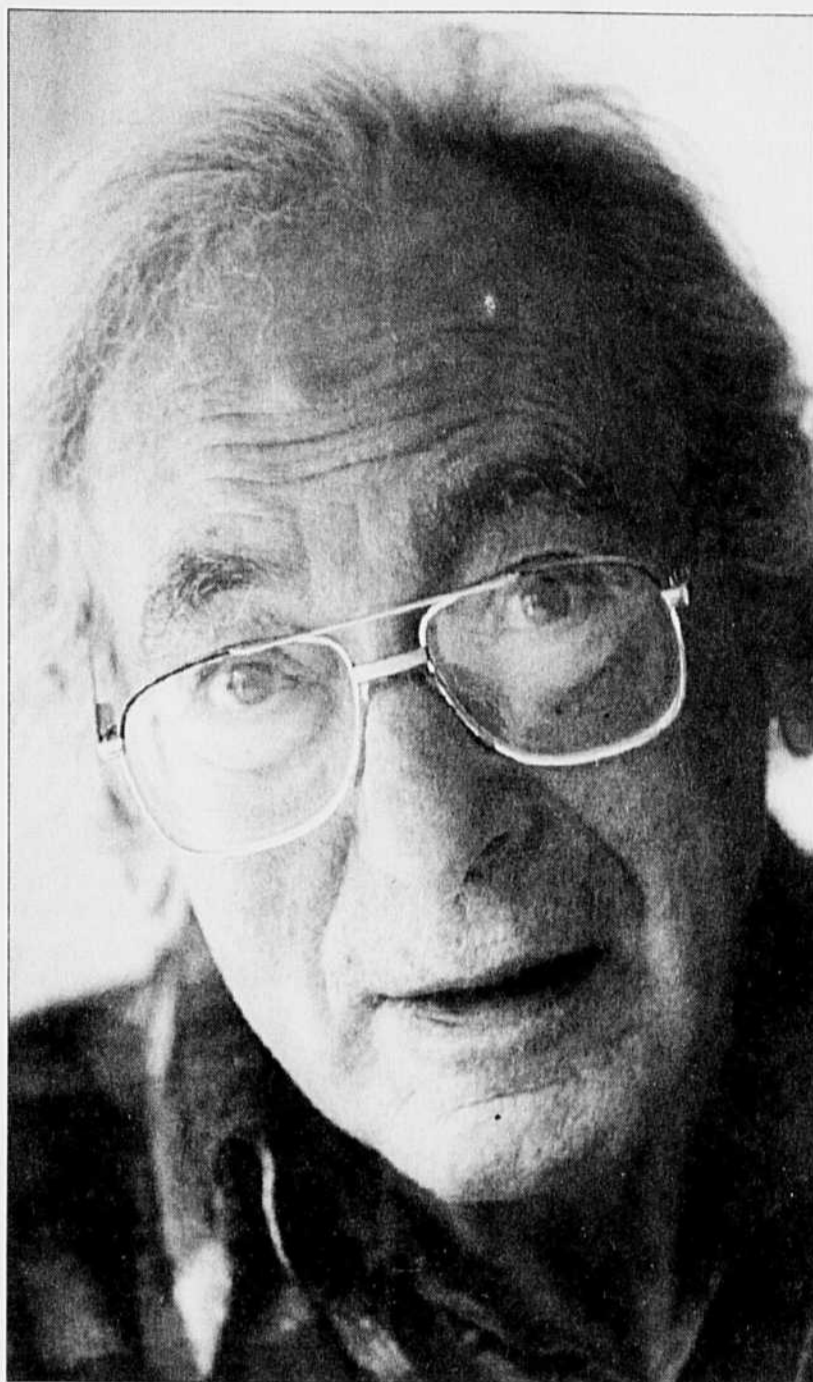
Cette évocation me donne une entrée en matière, un peu mal à l'aise de déranger ce grand monsieur qu'un accident cardio-vasculaire pri-

ve sporadiquement de sa faculté d'élocution.

Et c'est tout doucement, un sourire nostalgique flottant sur ses lèvres qu'il me parle d'André Laurendeau, «ce grand humaniste avec qui j'avais des affinités», rappelle-t-il. On peut facilement imaginer que les conversations entre ces deux hommes de lettres et de communications devaient être passionnantes, eux qui s'intéressaient tout autant à toutes les formes d'écriture, le théâtre, entre autres, les arts visuels et aussi la télévision où l'un et l'autre ont animé des émissions culturelles. Gilles Hénault notamment au mémorable *Sel de la semaine*, et plus tard entre 1966 et 1971 comme directeur du Musée d'art contemporain.

Un message d'espoir et de bonheur

Les souvenirs du poète se bousculent ou se figent dans sa tête et sa compagne Lise Demers vient à sa rescousse comme elle l'a si admirablement fait la veille en lisant avec lui ce magnifique poème *Miroir transparent* en guise de reconnaissance du prix. «Je voulais livrer un message d'espoir et de bonheur et parmi mes poèmes c'est celui qui me semble le plus heureux», murmure



Gilles Hénault: «La poésie est une forme d'art abstrait et difficile, mais elle me permet de dire certaines choses que je ne pourrais exprimer autrement.»

Gilles Hénault en le relisant lentement pour nous:

*«L'amour est plus simple qu'on le dit
Le jour est plus clair qu'on le croit
La vie est plus forte que la mer
La poésie coule dans la plaine
où s'abreuvent les peuples*

*«L'absence est un glacier
L'hiver de l'amour nous fait un cœur
très sec
Mais que viennent deux ou trois
flèches de soleil
Un seul printemps debout sur la
montagne de neige
Et reflurira la simplicité des mains
sur les tempes
Des doigts entrelacés au-dessus
des ruisseaux du cœur.»*

Les amis poètes Gaston Miron, Paul-Marie Lapointe, Bernard Jassin ont tour à tour rendu publiquement hommage dimanche dernier à Gilles Hénault, le qualifiant de «père de la poésie moderne», de «poète cosmique», «de poète exigeant tant pour le sens que pour la forme». Ils ont loué cet intellectuel sensible aux préoccupations sociales de son temps et fidèle à ses racines québécoises. Son œuvre littéraire et son engagement social allaient de pair, rappelle aussi Jacques Brault: «Pour les poètes et écrivains de ma génération comme pour les plus jeunes, Gilles Hénault a été l'éveilleur et le guide. Lui, il s'est risqué, sans caution et sans appui.»

Un nouveau langage

Sans doute fait-il allusion à ces années 1950 où il a dû s'expatrier à Sudbury pour gagner sa vie, son militantisme syndical et marxiste lui ayant valu les foudres duplessistes. Ce qui ne l'empêcha pas de continuer ailleurs de défendre les travailleurs, tant par l'action syndicale auprès des mineurs que par la plume comme rédacteur d'un journal à l'intention des ouvriers immigrés. Sans jamais renoncer à son goût de l'écriture qu'il cultivait parallèlement en publiant ses poèmes dans *La Nouvelle relève*, le

plus connu et reconnu paru en 1941 portant ce titre significatif: *L'invention de la roue*. A compter de ce moment, il signera une cascade de poèmes réunis dans plusieurs recueils: *Signaux pour les voyants* (1942), *Théâtre en plein air* (1946), *Totems* (1953), *Sémaphore* et *Voyage au pays de mémoire* (1962), *À l'inconnue nue* (1984) et *À l'écoute de l'écoumène* (1991). De ce parcours littéraire, il fait naître un nouveau langage, celui de l'humour, de la raison et, avec lui, le vocabulaire se métamorphose, établissant de nouveaux rapports avec la culture, la nature, la société. «Mes poèmes font une part égale à l'imaginaire et à la réflexion, au rêve et à la réalité», résume-t-il simplement.

Né à Saint-Majorique près de Drummondville en 1920, Gilles Hénault passe son enfance à Montréal. Autodidacte curieux, il s'instruit par la lecture et fréquente assidûment les bibliothèques. Il y découvre des auteurs et affirme ses préférences: Montaigne, Villon, Beaudelaire, Rimbaud, Apollinaire, Eluard et plusieurs autres.

Nul doute que ces influences ont été déterminantes dans son œuvre. Aujourd'hui cependant, il ne propose aucune définition savante de sa poésie: «C'est une forme d'art abstrait et difficile, admet-il, mais elle me permet de dire certaines choses que je ne pourrais exprimer autrement.» D'où sans doute son intérêt pour la peinture, cette manifestation tangible de l'art dont il sait parler en connaisseur, ayant fréquenté Pellan, Borduas et Bellefleur, Riopelle, les automatistes du *Refus global*, le fameux manifeste qu'il n'a pas eu besoin de signer, ayant dénoncé déjà la bêtise humaine dans *Mes poèmes de dissidence* écrits durant son exil à Sudbury.

A cet égard, le titre qui lui convient le mieux est celui de précurseur, de «poète de la laïcité», rappelle-t-il en nous affirmant avoir encore bien des projets. «Disons plutôt des rêves», se reprend-il au moment où je prends congé de cet homme patient et courtois en m'excusant de l'avoir dérangé.

D

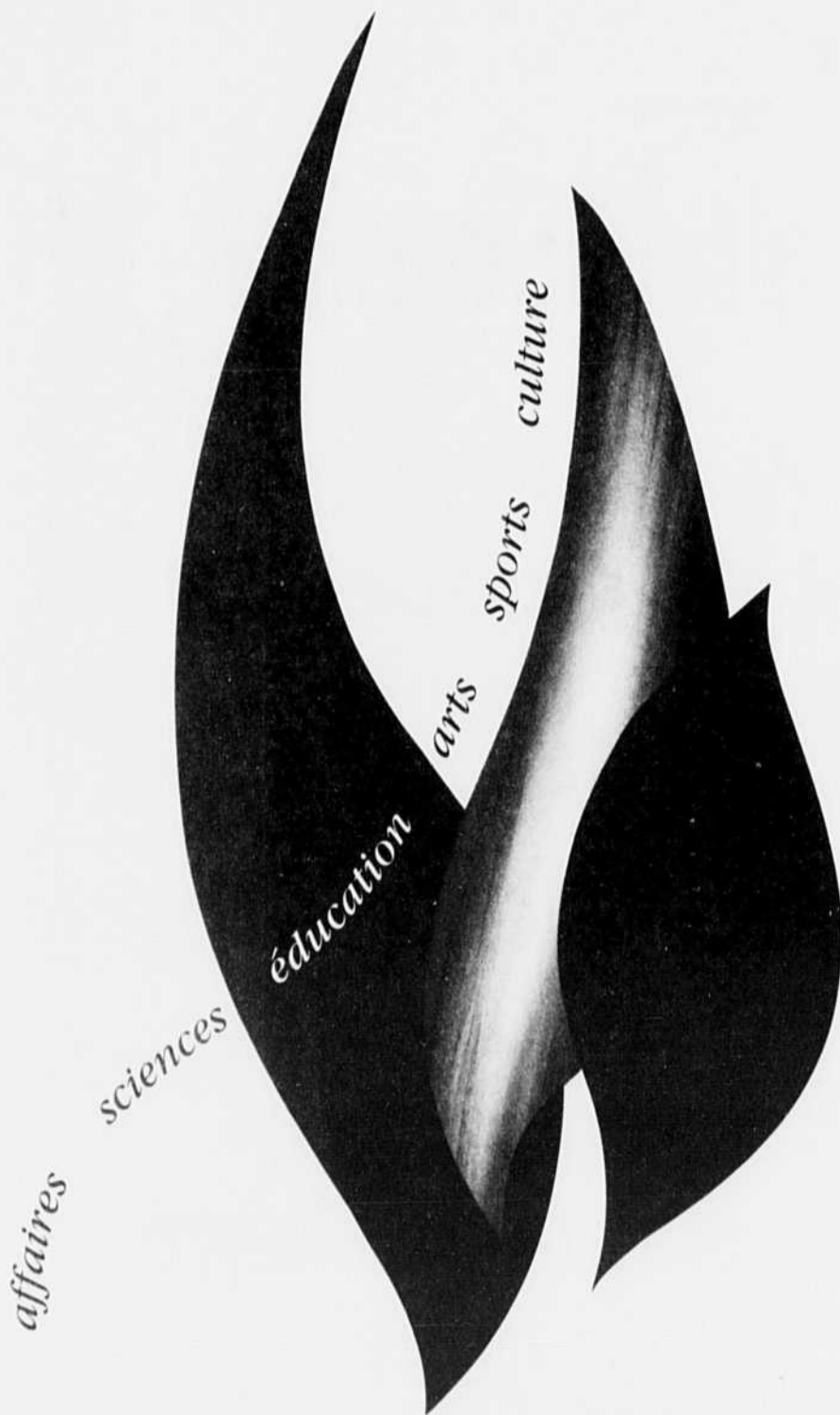
édiée à sa mission d'excellence,
la Banque de Montréal
rend hommage aux femmes et
aux hommes qui, par leur
conviction et leur persévérance,
contribuent jour après jour
à l'essor de la culture
et des sciences.

Nos félicitations aux huit
lauréats des Prix du Québec 1993

Au-delà de l'argent,
il y a les gens.



Banque de Montréal



LE FEU SACRÉ

La passion de l'engagement personnel,
la force de la motivation, l'énergie de la performance:
voilà les flammes qui animent ceux et celles
qui ont le feu sacré.

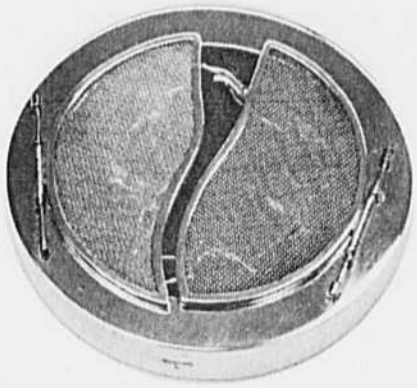
Gaz
Métropolitain

LES PRIX DU QUÉBEC

ARTS D'INTERPRÉTATION

Le tempérament et la classe au service du théâtre

Monique Mercure: «Ce sont les artistes qui, les premiers, subventionnent les arts»



Le prix Denise-Pelletier

MONIQUE MERCURE



Après les Duceppe, Gascon et Jean-Louis Roux, Monique Mercure est la première femme à recevoir le prix Denise-Pelletier.

ROBERT LÉVESQUE
LE DEVOIR

Après l'émouvant salut à sa mère qui a 92 ans — avec ce masque déchirant et les pleurs véritables de la comédienne soudain prise d'assaut dans son propre rôle — Monique Mercure, dimanche dernier lors du gala télévisé des Prix du Québec, reprenait vite la barre de son paquebot ténacité en affirmant sec que la reconnaissance c'est bien, mais qu'elle n'entendait pas «être enterrée sous une médaille».

On reconnaissait la Monique Mercure, l'actrice de classe qui cache à peine la femme de tempérament.

Ayant joué Claudel et Tremblay, Victor-Lévy Beaulieu et Euripide, avec d'égaux bonheurs d'expression, Monique Mercure est à vrai dire une très grande comédienne, de celles qui savent disparaître parfaitement dans toutes sortes de personnages, en scène, et qui, à la ville, affichent une personnalité précise, combative, fière, à preuve cette autre petite phrase glissée dans ses remerciements, dimanche devant les ministres: «Il ne faut jamais oublier que ce sont les artistes qui, les premiers, subventionnent les arts».

Avec 46 ans de métier derrière elle — elle a débuté en 1947 dans *Le Roi cerf*, de Carlo Gozzi, rôle de Smé-

raldine, mais ses vrais débuts professionnels ont lieu en 1956 au Monument National dans *Dona Rosita*, de Lorca, pour le Rideau Vert, rôle de la vieille fille — Monique Mercure en sait long sur l'engagement des artistes, sur la misère économique des comédiens qui choisissent le théâtre. Elle sait les conditions héroïques de la pratique du vieux métier de Molière, pour avoir tout connu de ce sort — le théâtre non subventionné d'avant-hier, aux cachets répartis selon la recette, puis le théâtre chichement subventionné d'hier, et enfin le théâtre pas assez subventionné d'aujourd'hui.

Le courage de dire les choses comme elles sont

Une comédienne comme Mercure, malgré la réputation, malgré les récompenses — la Palme d'interprétation à Cannes en 1977 pour *J.A. Martin photographe* — et le parcours remarquable, c'est une comédienne qui, pour jouer aujourd'hui au théâtre, va devoir accepter comme tout le monde des cachets minimes, perdre de l'argent en somme, puisque même un grand rôle du répertoire comme celui d'Hécube dans *Les Troyennes*, qu'elle vient de défendre avec superbe au Théâtre du Nouveau Monde la saison dernière, ne lui rapportera sur le plan monétaire

que 200 dollars par représentation, alors que les cinq semaines de répétitions — et parfois plus, sans compter le travail de réflexion et de lecture — ne lui seront aucunement payées.

Alors lorsqu'elle dit à la ministre de la Culture que ce sont les artistes qui subventionnent le théâtre, elle a tout à fait raison, Mercure, et

elle a le courage de le dire au moment où le gouvernement la récompense.

Bien sûr, la télévision et le cinéma sont là, avec leurs cachets importants, pour aider les gens de théâtre à gagner leur vie. Mais il y a dans ce tryptique de travail théâtre-cinéma-télévision un réel danger, que Monique Mercure a su éviter par la

grande rigueur de son engagement au théâtre, mais que plusieurs n'évitent pas, manquant de temps pour travailler sérieusement la pièce, arrivant épuisés aux répétitions avec des agendas noircis, et pis encore transportant au théâtre des tics et trucs techniques de la téléromanisation du jeu...

Monique Mercure méritait d'être la première femme à obtenir le prix Denise-Pelletier. Après Duceppe, Gascon et Jean-Louis Roux, la voilà au petit panthéon officiel du théâtre. Comédienne, elle a joué de tout sans barrières, de John Osborne (Hélène dans *La Paix du dimanche* avec Robert Gadouas et Lachapelle) à Jean Genet (Claire, puis Solange, puis Madame, dans trois productions des Bonnes, la mère dans *Les Paravents* et Mme Irma dans *Le Balcon*), de Bertolt Brecht (Polly en 1961 et Mme Peachum en 91 dans *L'Opéra de quat'sous*, la veuve Begbick dans *Homme pour homme* dans la mise en scène de Jean-Marie Serreau pour le TNM en 68, et dans celle de John Hirsch au Manitoba Theatre Centre) à Michel Garneau (magnifique Uranie dans *Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone* avec sa grande amie Michèle Rossignol), ou de Dürrenmatt avec une prodigieuse performance dans *Play Strindberg* à l'Onesco où elle a été jadis l'épicière dans *Rhinocéros*. En tout, à peu près 85 spectacles de théâtre.

La pionnière autodidacte

Une comédienne toute de nerf, Monique Mercure. Qui pousse à bout de bras un rôle, même dans une mise en scène ratée comme lors de ce grand rendez-vous manqué avec *Mère Courage*, de Brecht, à la Nouvelle Compagnie Théâtrale, ce rôle immense où Denise Pelletier avait tant brillé et qui pouvait être fait pour elle, aussi, pour sa fougue.

Une comédienne de rythme, aussi, on l'a vu dans *Les Troyennes*, d'Alice Ronfard, au TNM, pour elle qui vient de l'univers de la musique, la compagne de Pierre Mercure, ayant d'abord appris le violoncelle à l'École

supérieure de musique d'Outremont (qui deviendra l'école Vincent d'Indy où elle siège aujourd'hui au conseil), puis travaillé le chant choral à Paris dans la classe de Nadia Boulanger, avant de choisir l'aventure du théâtre.

Faisant ce choix à l'époque où il n'existait pas d'écoles de théâtre, autodidacte douée, généreuse et passionnée comme la plupart des comédiens québécois de cette génération des années 50, Monique Mercure va vivre plusieurs des dates du théâtre montréalais, elle sera de quelques-uns des spectacles de l'Egégore où elle joua Strindberg, Tennessee Williams et Dostoïevski; elle est dans la distribution de la première mise en scène de Jean-Pierre Ronfard au Québec (*Les Choéphores* au TNM en 1960); elle crée *L'Impromptu d'Outremont*, de Michel Tremblay, elle joue le rôle de Marie-Lou lors de la tournée européenne d'*A toi pour toujours, ta Marie-Lou*, etc.

Avec Monique Mercure, le jury du prix Denise-Pelletier salue en quelque sorte cette génération des pionniers autodidactes du théâtre québécois dont elle est un des plus énergiques exemples. Bien sûr, aujourd'hui, Monique Mercure incarne la classe et la réussite, mais dans un métier où il n'y a pas d'establishment, où les comédiens de sa génération sont, en salle de répétitions et en scène, comme à la ville, sur un pied d'égalité et de camaraderie avec les plus jeunes, et c'est ce qui fait la jeunesse perpétuelle de ce grand métier d'acteur.

Directrice générale de l'École nationale de théâtre, Monique Mercure est aujourd'hui active au cœur même de la formation des futurs comédiens. On peut croire que son tempérament de femme et sa classe d'actrice est en soi un enseignement. Chose certaine, ceux qui la connaissent ne craignent pas qu'une «médaille», et même deux (le Conseil des Arts l'honorait aussi le week-end dernier à Ottawa), suffisent à la ranger, et à l'enterrer sous l'honneur. Les comédiens comme elle ne retraitent jamais.



Les Arts du Maurier Ltée

HOMMAGE À

MONIQUE MERCURE

LAURÉATE DU PRIX
DENISE PELLETIER 1993
POUR LES ARTS
D'INTERPRÉTATION

FÉLICITATIONS
AUX LAURÉATS
DES PRIX DU QUÉBEC '93



Bell

Vous nous avez dit ce que vous vouliez: économies et simplicité.

Et depuis le 2 décembre, c'est précisément ce que nous vous offrons. L'interurbain d'affaires renouvelé.

Avec le service *Avantage*™ Bell, nous avons réduit le nombre de plans d'économie. Nous en avons regroupé plusieurs en un seul. Nous vous offrons de meilleurs tarifs. Nous calculons votre volume total d'interurbains de manière à maximiser le rabais

AVANTAGE

auquel vous avez droit. Et nous vous l'accordons automatiquement. Tout ça

pour rendre la gestion de vos télécommunications plus facile. Et plus économique. Pour profiter de rabais jusqu'à 60%, vous n'avez qu'à composer le 1 800 363-Bell.

Et si vous n'êtes pas convaincu que depuis le 2 décembre tout a changé, appelez-nous quand même: nos conseillers sauront vous en persuader.

